Autour d'Oradour-sur-Glane

Consigne : A partir de la visite d'Oradour, imaginez le récit d'un survivant, avant, pendant et après le drame.

Récit 1:

9 juin 1944

Aujourd'hui est un jour tout à fait banal, un jour comme les autres, un jour comme je les vis depuis 25 ans. Mon mari, Henri, part très tôt le matin, il travaille à Limoges, ce n'est pas très loin, mais les trains ne sont pas très rapides dans notre région. Je dois donc m'occuper, seule, de mon fils Jean qui a bientôt 18 mois. Il sait marcher depuis peu. Donc, je peux l'emmener dans notre village, Oradour, sans avoir à le porter. Henri n'est jamais chez nous la journée, mais cela ne me dérange plus car il a dû passer deux ans en Allemagne, à travailler à cause du Service du Travail Obligatoire. Je me sens chanceuse, maintenant, de pouvoir quand même le voir durant mes soirées ce qui n'était pas possible avant.

Ce matín, je suis allée au village avec mon fils, nous avons acheté de la nourriture pour le déjeuner mais également pour le dîner, Henri aime beaucoup manger de bons repas en rentrant du travail. Ensuite, nous sommes allés prier à l'église, c'est important pour moi, surtout en temps de guerre comme en ce moment. Dans le village, tout est calme, il n'y a pas énormément d'habitants, tout le monde se connaît et s'entend bien, c'est agréable de savoir que personne ne peut se faire de mal, ici. J'ai déjeuné avec Jean; puis, pendant qu'il faisait la sieste, je me suis occupée de notre maison pour que tout soit propre lorsque Henri sera de retour.

Cet après-midi, Jean est chez sa grand-mère, et moi je suis retournée au village pour voir mes amies, Charlotte et Michelle, nous nous voyons régulièrement et nous aimons beaucoup passer du temps ensemble. Cela me fait du bien de penser à autre chose qu'à ma maison, mon fils, mon mari ou même au débarquement des Alliés en Normandie (Henri m'a expliqué qu'ils venaient libérer la France des Nazis, mais il ne veut pas m'en dire plus, malheureusement). Je rentre chez nous aux alentours de huit heures du soir et Henri est rentré avant moi, cela me fait plaisir de le voir s'occuper de notre enfant. Nous dînons (poulet et haricots verts, Henri en raffole), nous couchons Jean et nous nous racontons

notre journée, lui parle de son travail et moi, de mon après-midi avec mes amies.

11 juin 1944

Aujourd'hui est l'un des pires jours de ma vie, après celui d'hier. Je suis actuellement chez la mère d'Henri dans un village proche d'Oradour. Je ne suis plus chez moi. ILS ont tout brûlé... ILS ont massacré tout le monde... Les Allemands, les nazis, les SS ont TOUT ravagé. Notre village n'en est plus un. Ils ont osé venir et massacré toutes les personnes qu'ils croisaient, toutes celles qui étaient dans le village.

Hier, aux alentours de trois heures de l'après-midi, les SS ont fait irruption dans les rues du village, ils ont fait sortir tout le monde et nous ont rassemblés sur la place principale. Ils hurlaient des ordres en Allemand, j'avais la « chance » de comprendre quelques mots d'allemand, et donc, j'ai pu traduire pour les personnes autour de moi. Personne ne comprenait ce qui se passait; nous pensions à un appel pour savoir combien nous étions, mais nous avons vite compris que non. Ils ont demandé au maire de faire une sélection de personnes qu'ils allaient massacrer. Notre courageux maire s'est sacrifié, ainsi que sa famille, mais ce n'était pas assez pour eux. Henri n'était pas là et je suppose qu'il ne savait ce qui se passait; il ne pouvait pas me rassurer, ni m'aider à aller mieux.

J'étais pétrifiée. J'avais mon fils dans les bras, mais je ne savais pas quoi en faire. Le garder avec moi, le cacher? je l'ai gardé car j'avais besoin de sa présence. Charlotte m'a crié dessus: « Marie, dépêche-toi, on doit les suivre, ils te tueront ici, sinon!». Je les ai suivis, on marchait en direction de l'église. Nous n'étions que des femmes et des enfants. Les hommes, eux, avaient été répartis en plusieurs groupes et avaient été emmenés autre part, nous ne savions pas où. Ils nous ont enfermés dans l'église, cette église que je pensais être un endroit de paix, que je connaissais depuis ma naissance, celle où j'avais été baptisée. Nous avons commencé à sentir cette chaleur, une chaleur atroce, et cette odeur âcre de fumée, je me la rappellerai toute ma vie. Puis, nous avons entendu un bruit sourd, le bruit de la cloche qui tombait, le bruit qui nous faisait penser que nous n'avions aucune chance. Tout le monde se

bousculait, on m'a arraché mon fils des bras, ce fut la dernière fois que j'ai pu le toucher. J'avais perdu toute notion du temps, je me repérais grâce à la nuit qui tombait, il devait être dix-neuf heures. J'ai repéré les vitraux. J'ai réussi à grimper au mur, à briser le verre. Je suis tombée, mais j'étais libre. J'ai pleuré, pleuré toute la nuit. Je m'arrêtais et faisais semblant d'être morte quand les SS passaient, puis je reprenais ma route, quand ils s'éloignaient. Tout le village était en feu.

Ce matín, je suís allée, à pieds, chez Lucienne, la mère d'Henri, où j'ai retrouvé mon mari. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé... J'ai perdu mon fils, j'ai perdu mes amies, j'ai perdu mes parents, j'ai perdu mon village.

11 juillet 1944

Aujourd'hui, cela fait un mois que le massacre s'est passé. La douleur est toujours là. Je suis toujours chez ma belle-mère. Nous vivons chez elle avec Henri. Il travaille et je m'occupe de la maison avec Lucienne. Je n'arrive plus à sourire, encore moins à rire. La peine est trop profonde. J'ai perdu mon fils, j'ai tout perdu! Ma vie ne sera plus jamais la-même. Je n'ai plus rien de lui, ni même une photo. J'ai aussi perdu mes amies, ma famille. J'ai tout perdu, il ne me reste plus qu'un mari et une belle-mère. Je suis sortie de ma chambre, de mon lit, il y a seulement une semaine. Je pleure beaucoup moins car cela n'arrangera rien, cela ne les fera pas revenir. En revanche, je ne parle pas beaucoup, je n'y arrive pas. Malgré le fait qu'Henri travaille, il a été d'une grande aide. Il a également été dévasté par cette nouvelle. Nous nous sommes beaucoup réconfortés, même si cette douleur sera gravée en moi à jamais.

Nous devons y retourner aujourd'hui. Aller voir l'état du village. Aller voir ce qu'il en reste. Je suis terrifiée à l'idée d'y aller. Est-ce que je vais réussir à y aller? Je ne sais pas. Mais je sais que je dois le faire. Pour mon fils. Maintenant, je dois sortir de chez moi, je dois vivre. Je dois vivre pour lui, pour qu'il soit fier de moi. Je dois sortir, reprendre ma vie en main. Il faut que je le rende fier. Il n'aura pas eu le temps de vivre sa vie, alors je dois le faire pour lui.

Nous venons de rentrer du village. Il n'en reste plus rien. Seulement des ruines. Ils ont fait le compte des victimes. Plus de six cents. J'y ai vu le nom de Jean, Charlotte, Michelle et de mes parents. J'ai essayé de me retenir de pleurer, mais en vain... Lucienne m'a tenue par les épaules; elle aussi m'a beaucoup aidée, et d'ailleurs, c'est elle qui m'a fait comprendre que je devais vivre pour Jean. Elle m'a fait comprendre qu'il me restait mon mari et que je n'avais pas tout perdu, que je pourrai m'en sortir. J'ai pleuré pendant un mois, maintenant il faut que m'en sorte, et que je reprenne ma vie en main.

Alors, je l'ai aidée à préparer le dîner, nous avons préparé du poulet et des haricots verts pour Henri. Nous avons beaucoup discuté à table, c'était le meilleur repas que j'ai passé depuis le 11 juin. J'ai réussi à parler sans y penser. J'ai même réussi à sourire, cela m'a fait du bien. Maintenant, il est temps de m'en sortir et de recommencer à vivre.

Ilona MONTURON,

3ème 2

Récit 2:

Vendredi 9 juin 1944

Aujourd'hui, je suis réveillée très tôt par mon mari Hubert tournant et virant dans le lit. Il est très anxieux des événements de ces derniers jours. En effet, nous avons appris que la Gestapo avait arrêté des villageois dans une commune voisine il y a une dizaine de jours.

Une heure après, je réveille les enfants, Marie, Yvan et André. Ce dernier, du haut de ses trois ans et demi, se lève sans souci et s'habille prestement, tandis que Yvan, son frère aîné, a bien du mal à sortir de son lit ce matin. Il m'arrive souvent de remonter dans leur chambre pour lui rappeler l'heure. Habituellement, Marie a toujours le sourire, dès qu'elle ouvre un œil, mais aujourd'hui ce n'est pas le cas. Elle doit sûrement sentir ce mélange d'inquiétude et d'excitation chez son père, et elle se doute que quelque chose se prépare. A sept heures et demi, tout le monde est prêt.

Sur le chemin de l'école, à ma grande surprise, nous avons encore croisé une troupe d'Allemands. Ceux-ci n'ont jamais été très présents dans le village, mis à part ces derniers jours. Ils nous dévisagent, de haut en bas, de leur regard d'un bleu glacial. Arrivés à l'école, Marie et Yvan m'embrassent et s'éloignent. Nous poursuivons notre chemin avec André jusqu'à son école. Comme à son habitude, il me câline et file jouer avec ses copains. C'est alors que j'ai croisé la mère d'un camarade d'André qui m'a appris que des rumeurs circulent sur un certain débarquement des Américains en Normandie, il y a environ trois jours. Elle a ajouté que, selon certaines personnes, les Allemands vont certainement remonter vers le Nord pour repousser les Alliés.

De retour à la maison, je m'attaque au ménage; cela me prend deux bonnes heures. Bien que la maison ne soit pas immense, les piles de linge et la poussière exigent beaucoup de mon temps. Ensuite, je m'accorde une pause d'une demi-heure autour d'un livre et d'un café.

Le ciel est nuageux, le soleil se cache derrière de nombreux nuages, les oiseaux ne chantent plus, les arbres s'agitent et le jardin n'est pas très fleuri, comparé aux printemps passés. Ces moments si rares de calme et de douceur m'apaisent et me reposent beaucoup en temps normal, mais en ce moment, ce n'est plus le cas. Je suis très préoccupée, inquiète, mais j'ai l'espoir qu'on nous libère. En effet, depuis plusieurs jours, les nazis traquent chacun de nos faits et gestes, ils nous surveillent bien plus que de coutume. De plus, ils semblent stressés, énervés à croire que quelque chose se prépare et qu'ils n'ont pas le droit de se rater. Puis, est venue l'heure de préparer à manger. Ce midi, une soupe de patates nous a mis du baume au cœur car ces derniers temps, il est difficile de trouver de la nourriture. A midi pile, le couvert était mis et Hubert et les enfants sont rentrés de leur matinée d'école et de travail. Le voilà tout sale, comme chaque midi et chaque soir, passer des heures sans fin à réparer des voitures pour nous nourrir doit être éprouvant... A treize heures, les voilà déjà repartis et me voilà de nouveau seule. Heureusement que Madame RAVEL, la voisine d'en face, doit passer pour faire de la couture avec moi. C'est l'une de mes passions favorites avec la lecture, à vrai dire cela me change les idées. Lorsque ma grand-mère me gardait autrefois, elle passait ses aprèsmidis à recoudre les nombreux pantalons que mon grand-père usait au jardin ou dans le garage en bricolant, il adorait ça, tout comme moi l'aider. Ma grand-mère m'a donc appris à coudre et m'a enseigné tout son savoir-faire quand j'ai eu douze ans. Madame Ravel et moi passons l'après-midi à coudre et à discuter autour d'un thé et de petits gâteaux qu'elle confectionne. A vrai dire, je ne suis pas une bonne cuisinière, au contraire d'elle. Cet après-midi, notre principal sujet de discussion a été la présence de la troupe d'Allemands, bien sûr. A quatre heures et demi, je pars chercher les enfants à l'école. En rentrant, ils prennent un léger goûter. Ensuite, on s'attaque à la tâche la plus éprouvante: LES DEVOIRS! Pour Marie et Yvan, les devoirs sont compliqués. En effet, Yvan traine et met du temps à se mettre en place, tandis que Marie a des difficultés. Pour André, bien que la maîtresse ne lui donne pas de devoirs, nous lui en donnons avec son

père car sinon, il passe son temps à se moquer de sa sœur et de son frère. Une fois fini, c'est tout le monde dehors. Les enfants adorent jouer dans le jardin, nourrir les poules, se rouler dans l'herbe, faire de la soupe avec tout ce qu'ils trouvent dans la cour. Les voir s'amuser ainsi, cela me fait tellement de bien et me donne encore plus d'espoir en l'avenir! Ce fut un court moment de répit qui m'a permis d'oublier les circonstances.

Après la toilette, nous avons mangé un bon bouillon et les enfants sont partis au lit. Après les avoir bordés, je range la cuisine, je débarrasse la table et lave la vaisselle. Je monte rejoindre mon mari. Avant de dormir, il m'apprend qu'un de ses collègues aurait entendu dire que les maguis de la compagnie Francs-tireurs et partisans installés dans les bois des communes voisines à Le Four (à Cieux, au nord) à environ huit kilomètres d'Oradour ont mis le feu à un pont où des officiers allemands se trouvaient. C'est alors que je décide de lui faire part de ce que moi, j'ai appris: j'ai bien aperçu des soldats allemands qui préparaient leurs affaires et qui les rangeaient dans leur paquetage. Ils avaient l'air bien pressés. Hubert me rassure en me disant qu'ils allaient sans doute nous laisser tranquilles à présent, tant ils ont hâte de partir. L'espoir me gagne à nouveau. Et si les nazis allaient enfin nous rendre notre liberté, après cing ans d'occupation... Néanmoins, j'ai un doute... Aujourd'hui, j'ai aussi entendu un commandant allemand dire à ses troupes: « A Tulle aujourd'hui des soldats de notre nation ont été tués, il va falloir prendre notre revanche et montrer aux Français qui domine », mais Hubert est déjà endormi. Moi, je mets du temps à trouver le sommeil, anxieuse à l'idée des prochains jours...

Dimanche 11 juin 1944

En général, le samedi, de nombreux habitants de Limoges viennent faire leurs provisions, en empruntant le tramway de Limoges dont le trajet dure un peu plus d'une heure mais hier, personne n'est venu... C'est alors que vers quatorze heures les soldats allemands ont fait irruption dans ma demeure. Ils nous ont donné l'ordre à ma famille

et à moi de nous rendre au Champ de Foire. A cet endroit, se trouvait déjà de nombreux habitants d'Oradour. Ils avaient tous le visage fermé, pétrifié. Des hommes, des femmes continuaient d'arriver de tous les côtés, même les enfants avaient été extraits de l'école. Quelques instants après, la Waffen SS au grand complet nous a divisés en deux groupes: d'un côté, les femmes et les enfants, et de l'autre, les hommes. Ma fille et moi avons été conduites par des soldats armés jusqu'à l'église du village tandis que mes deux fils et mon mari, eux, ont été emmenés vers une grange. Les femmes du village, les mamans avec leurs bébés, les enfants des écoles sont tous entrés dans l'église, tous terrifiés. Toutes les mères poussaient des cris de terreur. J'étais moi-même effrayée, mais je tentais de ne pas le montrer pour rassurer ma fille. Elle me tenait fort la main et s'agrippait à moi. Nous devions être une centaine entassés dans le lieu saint du village, à attendre notre sort. Les secondes paraissaient des heures et les minutes des jours. L'angoisse était pressante, ma fille se blottissait de plus en plus contre moi, à mesure que les minutes passaient. Vers seize heures enfin, de jeunes soldats ont fait leur entrée et ont déposé près du chœur, une sorte de caisse volumineuse de laquelle dépassaient des cordons qu'ils ont enflammés quelques minutes plus tard. Le feu s'est répandu dans toute l'église. Une explosion soudaine a eu lieu et a laissé place à une épaisse fumée noire et suffocante. Chacun gémissait de frayeur, à moitié asphyxié, et se déplaçait à tatons vers les issues de l'église... L'air devenait irrespirable. Quelqu'un a enfoncé la porte de la sacristie où je me suis glissée, suivie de ma fille. Epuisées, nous nous sommes assises sur une marche de l'escalier, mais les SS à l'affût ont découvert notre refuge et ont tiré sur toutes les personnes qui se trouvaient là, dont ma fille qui fut abattue sous mes yeux. Par miracle, je n'ai pas été touchée, ni blessée. J'ai alors décidé de fermer les yeux et de simuler la mort quand les SS ont fait le tour de la pièce. Juste à côté dans l'église, tout près, j'entendais les rafales des coups de feu ... C'est alors qu'un nuage de fumée m'a enveloppée, me permettant enfin de prendre la fuite et de me dissimuler derrière le maître-autel que j'avais repéré depuis la pièce où je me trouvais. Dès qu'une occasion s'est présentée, je me suis dirigée vers le grand vitrail par lequel je me suis hissée à l'aide d'un escabeau et de toute la force que j'ai pu puiser en moi. Et là, il m'a fallu encore affronter un saut de plus de trois mètres pour me retrouver hors de l'église. Quand j'ai repris mes esprits, je me suis rendu compte qu'une femme accompagnée de son bébé m'avait suivie, je l'ai alors aidée à descendre. Malheureusement, son enfant effrayé ne cessait pas de crier ce qui a alerté les SS. Ces derniers n'ont pas hésité à nous tirer dessus. Ma compagne et son bébé ont été tués et moi blessée. J'ai quand même réussi à me traîner jusqu'au jardin voisin et à me dissimuler parmi les rangées de petits pois. C'est à peine, aujourd'hui, aux alentours de dix-sept heures qu'une dame m'a trouvée et conduite dans un village voisin. Heureusement que j'avais réussi à attraper et à glisser mon journal intime dans ma poche avant de rejoindre le point de rassemblement hier car à l'heure qu'il est, c'est la seule chose qui me reste de ma vie d'avant... Je me sens totalement perdue, désorientée. En une seule journée, toute ma vie a basculé, j'ai perdu mon mari et mes enfants, mon village et ses habitants. Une question me hante: Pourquoi Oradour-sur-Glane? Pourquoi nous?

Mardi 20 juin 1944

Après plus d'une semaine, clouée au lit, je tente enfin d'écrire malgré le peu de force qui me reste. A vrai dire, c'est la seule chose qui me maintient. La femme qui est venue me sauver dans le jardin, le lendemain de ce fichu massacre, est en fait une infirmière. Elle s'appelle Brigitte. Elle m'a ramenée chez ses parents dans un village voisin et s'occupe de moi depuis le 11 juin. Pour tout dire, le lundi matin, au réveil, j'ai été prise d'une forte migraine. A cela s'ajoutaient la tristesse, la colère, le chagrin... J'étais abattue, je ne pouvais plus rien avaler... J'ai sombré dans un profond désespoir, pendant neuf jours durant lesquels je suis restée clouée au lit. J'étais tellement faible qu'il m'était difficile de parler. Je ne cessais jamais de penser, tous ces terribles moments refaisaient surface, sans cesse, la voix de mon mari et de mes enfants était comme un écho dans mes oreilles. J'étais

déboussolée, perdue, ruinée... Heureusement que Brigitte m'a ramenée à la raison et m'a suppliée de ne pas me laisser mourir.

Aujourd'hui, rien ne s'est arrangé, mis à part le fait que j'ai réussi à manger et à me lever. Néanmoins, toujours les mêmes images et les mêmes pensées ne me laissent aucun répit. J'ai tout perdu, il ne me reste plus rien mais je me dois pour tous ces gens de me battre et de continuer à vivre. C'est dur de se dire que ces soldats allemands sont encore en vie, eux. Ils mériteraient de subir la pire des tortures. A leur place, je serais hantée par ma conscience, je n'oserais même affronter le regard des autres, et pourtant je suis certaine que ce n'est pas le cas. Malgré tous ces drames, je vais essayer tant bien que mal de vivre à nouveau correctement, de manger un minimum, de m'occuper...même si ma vie semble s'être arrêtée!

Manon COSTEDOAT, 3^{ème} 2

Et si Oradour m'était contée...

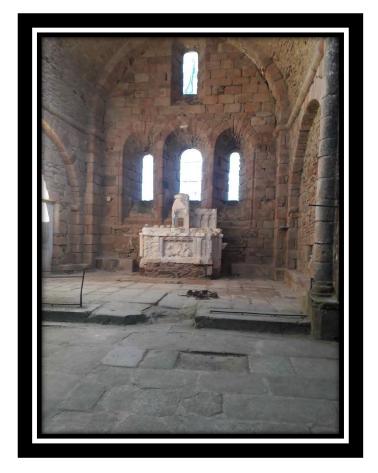
« Quand nous sommes arrivés devant l'entrée de ce village en ruine, j'ai remarqué une pancarte sur laquelle est écris : « Souvienstoi / Remember ». Les gens ont encore la volonté que ce village, que ce crime ne soit pas oublié. Je redoutais le moment où je devrais franchir cette « porte » qui pour moi est comme une machine à remonter le temps, me transportant d'aujourd'hui à ce jour tragique qu'a été le 10 juin 1944. Passant cette porte, je fus boulversé de penser que 63 ans plus tôt, des enfants, des femmes, des hommes, des personnes âgées avaient comme moi, marché, ne se doutant pas qu'un massacre allait tous les tuer »

Esteban R



« On s'arrête sur la place principale, cet endroit normalement synonyme de fêtes et de bons moments avait été pour ses habitants le début du massacre.

Les villageois s'étaient réunis et les assassins apparurent. On sépara les femmes et les enfants des hommes. Créant plusieurs groupes, les SS les menèrent à des endroits différents dans la ville. Notre « guide » nous présenta un lieu de massacre où plusieurs hommes durent tués. J'étais là, devant, m'imaginant dans ce bâtiment, regardant les soldats qui préparaient leurs crimes. Aurai-je été pétrifié ? Aurai-je tenté d'être héroïque en essayant de sauver un petit ? Ou, aurai-je essayé de fuir ? Je me posais ces questions lorsque notre professeur nous montra l'endroit om les mitrailleuses étaient positionnées. Je remarquais alors que j'étais au niveau d'une d'elles. Une vision d'horreur m'apparut, moi, tirant sur ces pauvres gens. A toutes mes questions, s'ajouta celle-ci : Aurai-je été de ce côté des mitrailleuses ? Non, évidemment que NON !!! Dégouté, je reculais et sorti de ce trottoir. »



« L'église se situait à l'est du village, à côté d'un café-coiffeur. Cette image pour moi est émouvante car dans cet endroit de paix, il y a eu 400 femmes et enfants massacrés. Quand je suis entré dans l'église, j'ai ressenti une ambiance pesante, froide ; ce lieu a provoqué plusieurs émotions que je n'arrive pas à expliquer.

Dans l'église, c'est la plaque commémorative de la guerre 1914-1918 qui m'a le plus marqué car sur celle-ci nous voyons les impacts de balles qui ont percuté le monument lors du massacre. Pour moi, ce lieu était un lieu de recueillement et savoir que des centaines de personnes sont morts dans ce lieu de paix me rend triste.

J'ai choisis cette photo car elle a provoqué en moi beaucoup plus de réactions que les autres et plus d'émotions. »



« L'endroit qui m'a, je pense, le plus bouleversée est l'église. L'Eglise est située à la sortie du village. Le guide nous a expliqué qu'à 15H environ, les femmes et les enfants avaient été séparés des hommes pour être emmenés vers l'église. En générale, l'église ne peut accueillir que 150 personnes, mais les nazis étant déterminés, ont entassé les femmes et les enfants jusqu'à en mettre 450! Au centre, ils ont déposé une caisse avec des gaz à l'intérieur et ont fermé les portes. Très vite, l'air est devenu irrespirable pour les personnes à l'intérieur. On imagine les cris, les pleurs, la panique...

A l'intérieur de l'église on aperçoit 4 vitraux. Le sol est couvert de pavés et les murs sont en pierre. A travers l'un des vitraux, une femme a pu s'échapper de l'église. Elle a tenté avec sa fille de s'enfuir, la fille n'y est pas arrivée mais la mère oui. Elle fait une chute de 3 mètres en voulant partir et heureusement y parvient. »



« Un des lieux qui m'a le plus marqué est la cour d'école des enfants. Cette école se trouvait sur la droite du sentier principal, au centre d'Oradour-sur-Glane. Nous entrons dans une petite cour entourée de murs de pierres. Au premier plan, nous voyons un platane. Nous pouvons imaginer tous les enfants qui ont joué autour, en riant. Au second plan, se dresse un deuxième platane, un peu plus petit que l'autre, c'était les deux seuls de la cour. A l'arrière-plan, le mur de ce qui était autrefois l'école, est en très mauvais état. Nous pouvons tout de même voir trois ouvertures, deux fenêtres et la porte principale. J'ai choisi ce lieu en pensant aux 207 enfants environ tués. C'est un des lieux qui m'a le plus bouleversée. Tous ces enfants ont dû passer des rires aux pleurs d'un coup face à la peur, l'incompréhension et l'ignorance de ce qui était en train de se produire ? »



« L'endroit qui m'a le plus touchée, c'est l'école. C'est pour cela que j'ai choisi une photo de l'école des filles. Elle est juste à côté d'un garage, le long de l'axe où il y a les rails de tramway. Sur cette photo on aperçoit le portail ouvert avec deux arbres dans la cour de récréation. Derrière cette cour, on remarque l'entrée de l'école avec une fenêtre et un peu de mur, c'est tout ce qu'il reste de cette école. J'ai choisi cette image car je trouve cela tragique et horrible ce qui est arrivé à ces enfants. Ce lieu était touchant car je m'imaginais le portail s'ouvrir presque tous les matins et la maîtresse faire entrer les enfants. Je m'imaginais aussi les enfants courir ; rire ; s'amuser ; jouer à cache-cache ; un, deux, trois, soleil dans la cour de récréation comme je faisais moi quand j'étais petite. Cela me faisait mal au cœur pour tous ces enfants, mais aussi pour les civils morts dans ce massacre. »



« Après avoir vu la plupart des lieux de massacres et de recueillement, nous sommes partis voir l'église.

Sur cette photographie de l'intérieur de l'église d'Oradour-sur-Glane qui se trouve au Sud-Est du village, on peut apercevoir deux ouvertures. L'une, sur le plafond, servait à accueillir une cloche, mais durant l'incendie cette dernière a presque entièrement fondu. On distingue aussi une fenêtre ne possédant plus de vitraux. On peut aussi observer des murs en pierres très abimés par les flammes destructrices et le temps. Malgré tout, on voit aussi le restes des voûtes qui résistent au temps. Dans cette église, auront péri, entassés, plus de quatre cents personnes, femmes, enfants déchiquetés par les flammes et les rafales des mitrailleuses nazies. J'ai choisi l'église d'Oradour car pour moi elle est un lieu clé de ce village témoignant de la monstruosité et de la cruauté de l'Homme. »



« Pour la photo, j'ai choisi une photo dans l'Eglise où l'on voit une stèle ayant pour inscription les prénoms des défunts de la première guerre mondiale (1914-1918) et sur laquelle on voit deux gros impacts de balle. L'église se trouve à côté d'un café-coiffeur. J'ai pris cette image car c'est là que les femmes et les enfants ont été enfermés et surtout car il y a eu 453 morts. Les nazis ont tué les femmes et les enfants de façon horrible car ils les ont enfermés puis ils leur ont jeté des grenades à gaz. Pour vérifier que tout le monde était mort, les nazis ont mitraillé l'Eglise : puis ils l'ont brûlée. C'est pour cela que dans l'Eglise il n'y a pas plus de toit mais le clocher est encore présent. Cependant une femme a réussi à survivre à ce massacre car elle s'est échappée par les vitraux. Lorsque j'ai pénétré dans l'Eglise, j'ai éprouvé énormément d'émotion, j'ai eu des frissons et dans ma tête j'entendais les cris de détresse des femmes et des enfants. »



« Tous ces bâtiments sont délabrés et brulés. Je suis triste pour tous ces villageois à qui on ne pouvait rien reprocher mais qui sont morts mitraillés ou gazés comme dans l'église qui me faisait frissonner puis ces personnes furent achevées et brulées.

Lors de la visite, dans un bâtiment à côté de la cour dans laquelle s'était caché Robert Hebras, j'ai pris une photographie. On y voit la pièce d'un bâtiment vue d'en face. De l'herbe et de la végétation envahissait le sol et les murs. Sur les plaques, on peut lire : « ICI, LIEU DE SUPLICE » et « RECUEILLEZ VOUS ». J'ai pris cette photographie en hommage à toutes les personnes qui commençaient une journée normale mais qui ont été tués par de SS. Je ressentais aussi du mépris envers ces soldats qui ont été barbares et ont assassinés ces 207 enfants, des femmes et des hommes innocents sans raison. »